

Saint Augustin

Les Aveux

LA NOUVELLE TRADUCTION DES CONFESIONS

P.O.L

Extrait de la publication

Les Aveux

Saint Augustin

Les Aveux

Nouvelle traduction des *Confessions*

par Frédéric Boyer

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

LES AVEUX D'AUGUSTIN

Préface par Frédéric Boyer

Je ne suis pas ma vie. Je vis mal de moi. J'ai été ma mort.

Augustin, *Les Aveux*, Livre XII, 10

La valeur d'une pensée se mesure aux distances qu'elle prend avec la continuité de ce qui est déjà connu.

Adorno, *Minima Moralia*, 50

J'aimerais ne jamais avoir lu de livres. J'aimerais que tout soit neuf. Ouvrir un livre pour la première fois. J'aimerais que les œuvres naissent sous mes yeux et entre mes mains ici et maintenant. Rapidement.

Depuis mes études supérieures, ces treize livres que nous appelons les *Confessions* de saint Augustin sont toujours restés près de moi. À ma portée. Les traduire, vingt-cinq ans plus tard, a sans doute été à la fois une façon de m'en séparer et une façon d'y répondre. Or je n'ai jamais pu ni su lire cette œuvre avec la pieuse ou savante vénération de nos prédécesseurs. Des siècles de réception ont comme patiné le texte d'une suave honorabilité dont ont toujours témoigné avec soin les traductions françaises.

Traduire les textes anciens est un exercice nécessaire qui nous fait retourner à l'origine perdue ou fantasmée de toute culture, de toute langue. Une forme de délocalisation de la pensée, de la littérature, de nos récits. Ces livres, même imprimés et traduits dans notre langue maternelle, paraissent souvent parler une langue morte. Il faut abandonner l'idée d'une lecture juste et définitive d'un original qui, depuis longtemps, s'est perdu dans les interprétations, traductions et conjectures de sa longue réception. Il n'y a guère que des *mis-readings* (des mélectures) comme disent les Anglais. Chaque nouvelle lecture d'un texte ancien est une entreprise de justification et/ou de contestation de notre propre présent.

Longtemps traduire ce fut vouloir parler avec la voix auguste des morts. Or ce sont les enfants qui écrivent à frais nouveaux les œuvres du passé. Notre devoir est de lire aujourd'hui les vieux textes le plus directement, le plus sim-

plement possible comme si ces textes venaient tout juste de nous tomber entre les mains. Comme si ces très vieux textes avaient été écrits la veille, la nuit même, par nos propres enfants. Augustin lui-même a écrit joyeusement du neuf par dilatation, compilation de cette langue unique (*unus sermo*) des saintes écritures que l'Antiquité avait d'ores et déjà traduites en d'autres langues, ajoutées à d'autres littératures, et mixées avec de nouvelles façons de penser et de lire.

J'ai écrit cette traduction durant cinq années, entre 2003 et 2007. Je pense que je voulais échapper à quelque chose. Échapper à quoi, je ne le sais toujours pas. Sans doute pour ne pas savoir ainsi à quoi j'échappais. Pour ne pas avoir à savoir un jour ou l'autre à quoi j'échappais de moi-même.

Être ballotté, enivré, excité, épuisé, vidé. (Je le suis si souvent.) Être de ne pas être. Échapper à soi. Fuir.

Depuis longtemps, je me dis chrétien catholique. Je n'ai connu pourtant aucun appel, aucune invitation. Je n'ai pas vraiment hérité non plus d'une mère ou d'un père d'une foi transmise avec passion et constance. Et je ne me suis livré à aucune confession et n'ai aucune conversion à raconter. Il ne m'est plus possible aujourd'hui de savoir si cette identité croyante qui, je dois le reconnaître enfin, m'est tombée dessus et s'est attachée à moi malgré tout est un châtement ou une forme de récompense.

J'ai aujourd'hui cessé de m'interroger sur cette foi passive. Comme j'ai abandonné l'idée de devenir fidèle à ce Dieu, à son assemblée. Je pense que si Dieu doit m'appeler, il le fera quand je serai devenu trop vieux pour partir, peut-être déjà mort. Je n'aurai même plus la force de bluffer ni celle de tricher, de me relever de mon lit de mort ou de fatigue pour courir le monde, comme Abraham, en direction d'une terre qui s'éloigne indéfiniment comme le mélancolique horizon.

Ou aurais-je été appelé sans le savoir. Appelé d'un appel indiscernable ou d'un appel inqualifiable qui m'aurait laissé aveugle et sourd mais appelé.

Paris, 2007

C'est probablement à mon âge aujourd'hui (quarante-six ans) qu'Augustin a écrit ce qu'il appellera lui-même : « les treize livres de mes aveux » – *confessionum mearum libri tredecim*. Et que la tradition a retenus et traduits par les *Confessions*. Augustin entreprit la rédaction de ces livres probablement autour de l'année 397. Mais on ne sait pas exactement. Il a dû s'y atteler une fois nommé évêque de *Hippo Regius*, Hippone la Royale, port méditerranéen situé à trois kilomètres de l'actuelle Annaba, entre deux collines dont l'une porte aujourd'hui le nom d'Augustin. Cette ville côtière de l'est de l'Algérie fut un des plus grands centres de l'*Africa Nova*, la province numide soumise aux Romains.

Ces jours-ci, j'ai ouvert un exemplaire du journal local d'Annaba. En première page, on évoque le sort d'Akram, Naceredine, Amar Boumaïza, Soufiane, Abdelghani et Cherif, six jeunes gens qui, le 21 mars 2007, ont pris place à bord d'une embarcation légère pour une périlleuse traversée à destination des côtes italiennes. Six jeunes *harragas*, comme on appelle en arabe aujourd'hui ceux qui ont choisi d'immigrer clandestinement, et de prendre la mer pour fuir la misère et changer de vie.

Faute de carburant, le moteur de leur embarcation s'est arrêté dans les eaux d'une Méditerranée en furie. Ils ont dérivé douze jours sans boire ni manger.

Jamais ils n'atteindront de port européen.

Cette traversée de la Méditerranée, longtemps avant eux, le jeune Augustin l'avait faite, contre l'avis de sa mère, pour changer de vie et réussir à Rome et Milan où il enseignera la rhétorique et la littérature à de jeunes gens qu'il décrit dévorés d'ambition comme lui.

1 600 ans plus tard, il est devenu paradoxalement très difficile pour de jeunes Nord-Africains de rejoindre le cœur de notre nouvel Empire.

Augustin a vu grand. Très grand. Il a beaucoup plus écrit que bien des auteurs de l'Antiquité.

Magnus (grand, immense) est le premier mot des treize livres de ses aveux. Les tout derniers mots promettent un agrandissement, une ouverture, un passage. Une immensité vivante à lire dans les traces laissées par les morts – celles des Écritures saintes. Le dernier livre célèbre le jour le plus long, « le septième jour (de la Création) qui n'a pas de soir et ne se couche jamais ».

Augustin raconte qu'il a cherché la vérité et qu'il ne l'a trouvée qu'à partir du moment où il a compris que la vérité elle-même le cherchait. Grande leçon bizarre. Renversement de toute la perspective classique du monde ancien. La vie négative devient un argument. Je vis de ne pas vivre. Je cherche quelque chose de ne rien vouloir trouver.

La vérité dont parle Augustin ne se cherche pas comme on cherche à savoir ou apprendre quelque chose, ou comme on cherche à posséder quelque chose, ou encore comme on cherche à se hisser quelque part. Les vérités qui se cherchent, les connaissances et les savoirs, ont pourtant obsédé le jeune Augustin. Philosophie, rhétorique, astrologie, religions, sciences... Elles ne sont au mieux, dira-t-il, que des connaissances utiles au service de la vérité unique, au pire des illusions, des fantasmes, des mensonges mortels.

Au cœur de cette histoire, il y aura aussi l'abandon révolutionnaire d'une conception ésotérique de la vérité pour laquelle seuls les initiés comprennent le sens profond des événements qu'ils vivent. Conception qui faisait fureur dans la pensée religieuse et philosophique (chrétienne comprise) de l'Antiquité tardive. Longtemps Augustin a été fasciné et tenté par une telle conception de la vérité.

Augustin raconte qu'il entend un jour dans un jardin de Milan une voix fantôme qui n'a pas de sexe discernable, comme une voix enfantine qui prononce une comptine. La petite voix inconnue chante et répète :

Tolle, lege. Tolle, lege.

Attrape, lis. Attrape, lis.

C'est aussi un jeu antique : l'habitude de tirer des présages des pages d'un livre ouvert au hasard.

La vérité est dans un livre que l'on ramasse et que l'on ouvre. Et cette vérité-là ouvrira le monde occidental à lui-même. Cette vérité nous fera changer de monde.

La première et la plus étonnante des choses à dire sur Augustin, c'est précisément qu'il ait tenu à écrire ces treize livres d'aveux sur sa vie, son enfance, sa jeunesse et sa conversion. Tout s'est-il vraiment passé comme il le raconte ? cette rupture lumineuse dans sa vie a-t-elle bien eu lieu ?

Augustin raconte dans ces livres qu'il a trouvé un sens nouveau à sa vie. Il explique comment il a changé, bifurqué, et comment il est devenu chrétien. Il tient à raconter que le plus urgent, pour une vie, c'est de changer.

Si la définition du créateur par Gertrude Stein, bien des siècles plus tard, est vraie : « Un créateur vit bien avant les autres dans le temps présent », elle s'applique parfaitement à Augustin. Ce qu'on appelle l'Occident a longtemps vécu dans le présent qu'avait habité avant lui Augustin.

Cette époque (IV^e et V^e siècles) est une période où tout craque, où tout se détruit et se recrée. Siècle effervescent, affairé, trivial et sombre. Augustin est de cette époque. Il a les qualités étranges d'un monde comme on n'en a jamais revu, et des choses détruites ou bousculées comme elles ne l'avaient jamais été.

Le changement est la grande affaire de ce temps-là. L'Antiquité approche de sa fin. Rien n'a l'air de changer mais pourtant tout change.

On a souvent dit qu'Augustin avait, sans jamais le savoir lui-même, jeté un pont entre le monde qui mourait devant lui et le monde naissant qui deviendrait notre monde.

Alors oui. Augustin a été pour lui-même et pour nous tous un pont.

Un créateur tourne la page. Augustin a tourné la page du jeune christianisme (celui que nous appellerons après lui *ancien*).

Il a aussi porté le deuil d'une morte. Sa mère. Le récit de la mort de Monica, sa mère, forme, précisément au milieu de ses aveux, comme un pli brûlant qui décide de sa conversion effective, de son retour non seulement vers Dieu mais vers son Afrique natale.

Augustin a donc écrit ses *Aveux* après qu'il fut devenu évêque en Afrique, après son retour en Afrique du Nord en 387. C'est une œuvre du retour comme du *retournement*. C'est l'histoire d'un retour, d'un retournement mais dont l'issue est un monde neuf encore largement inconnu. Une sorte de voyage à rebours que rend possible l'écriture elle-même. Un « à rebours » qui est conversion, au sens strict. Augustin s'adressera à Dieu pour dire : mon voyage c'est retourner à toi, en toi, vers toi. Il ne s'agit pas tant de raconter sa vie que d'inaugurer sa nouvelle vie dans l'écriture, dans la fiction poétique de récits dont l'acte majeur est de reconfigurer poétiquement sa propre existence.

Monica était chrétienne. Augustin raconte qu'il l'est devenu à son tour.

Augustin raconte qu'il est devenu chrétien selon le souhait de cette mère envahissante (elle le suit partout, « sur terre et mer », comme il l'écrit !). Mais en lisant Augustin, on comprend qu'un créateur trahit sa mère en croyant de toutes ses forces qu'il suit le chemin tracé par sa mère.

Après Augustin, le christianisme ne sera d'ailleurs jamais plus comme avant, comme du temps de sa mère. Le christianisme sera alors celui des Pères. On consacrerait les Pères de l'Église.

Augustin a vécu ce présent que nous mettrons longtemps à vivre après lui.

Mais pour saisir précisément la transformation opérée par Augustin, il faut reconnaître que le christianisme n'était pas seulement une nouvelle religion, avec une conception inédite de la divinité et du salut, mais qu'il enseignait également aux citoyens, à chacun, une attitude radicalement nouvelle. La religion, affirmera Augustin, relève d'une autre dimension que la sphère politique et sociale, elle s'intéresse davantage à l'individu et à la communauté des croyants qu'à la société elle-même. L'expression individuelle du sujet passe par sa *confession*, l'aveu de sa foi qui passe par un récit de rupture offert aux autres et à Dieu.

L'idée d'écrire sa vie est d'abord un acte sacrificiel, un acte spirituel.

Augustin vit la fin du pluralisme antique, un monde qui voyait dans la variété des « sectes » (le mot *secta* désigna longtemps chez les Latins, sans connotation péjorative ou défavorable, une ligne de conduite intellectuelle et morale) un signe de santé intellectuelle et une condition de l'épanouissement individuel. Les dix premiers livres de ses *Aveux* décrivent le renversement total de cette perspective. Après lui, la pensée religieuse stigmatisera les sectes et les hérésies.

Sa quête du changement de soi et de son existence a marqué de façon indélébile tout l'Occident médiéval et notre modernité.

Certaines personnes ont gardé dans leur cœur les paroles écrites d'Augustin. Je pense à la façon dont Pétrarque en 1353 racontera dans un petit texte bouleversant son ascension du mont Ventoux (*Familiarum rerum libri IV*, 1) et comment il gardait toujours sur lui cette « source de douceur infinie » : les treize livres anciens des aveux d'Augustin. Ailleurs, il dira aussi qu'il fait ses propres aveux en lisant ceux d'Augustin, un livre « ruisselant de larmes ».

Augustin n'est pas le premier à raconter sa vie ni même le premier à écrire ses aveux. Mais il est sûrement le premier à être capable d'exprimer le débordement de l'angoisse, cette horreur de soi et de l'existence familière qui nous prend soudain à la gorge jusqu'à presque détruire notre conscience de nous-mêmes quand nous sommes happés par le désir de changer, d'être meilleur et de devenir autre.

Il est exceptionnel que le récit d'une vie connaisse ainsi le destin de celui de ces treize livres d'Augustin. Sans doute parce qu'ils racontent précisément le détournement d'une existence. D'où la méditation radicale sur le temps et la mémoire, aboutissement philosophique de l'œuvre. Méditation de rupture avec le monde ancien. Le changement de vie s'accompagne magnifiquement d'un bouleversement de la perception intime du temps lui-même, bouleversement rendu possible par la conscience de l'intériorité des vastes champs de la mémoire.

« Je ne suis pas ma vie, écrit Augustin. Je vis mal de moi. »

L'aveu sera sa nouvelle vie. Le « vivre mal de soi » sera l'odyssée, l'épreuve qu'il raconte pour dire sa vie, pour faire advenir sa vie en récit. Par cette œuvre littéraire, il organise le rapt de sa propre existence. Peu importe au fond que la fiction soit vraie ou pas, ce que la littérature opère ici est un ravissement de soi par soi, un détournement rendu possible par les formes de la justification, par la procédure littéraire, rhétorique et spirituelle d'une reconnaissance adressée à Dieu.

Les Aveux sont un livre héroïque, une sorte d'épopée nouvelle qui entend rivaliser avec la littérature qui les a précédés, Homère ou Virgile. Un livre héroïque qui délivre en même temps un enseignement neuf sur la vérité, une preuve irréfutable de l'action de Dieu sur l'existence des personnes et sur la Création.

La nouveauté tient au projet de se dire : le soi comme fiction adressée aux autres et à soi. Augustin a compris qu'aucune vie ne saurait se dire d'elle-même à soi. Ni même pour soi. Une vie s'avoue à quelqu'un. Une vie se raconte aux autres, à cause des autres.

Le nouveau dieu chrétien suscite l'appel, le récit, l'aveu, la confession écrite de notre existence. C'est sa vraie nouveauté.

Augustin naît à Thagaste en 354 (la moderne Souk Ahras, en Algérie près de la frontière tunisienne). Après sa conversion au christianisme, l'été 386, son retour en Afrique et une vie communautaire instable jusqu'en 391 (période d'*otium*, d'oisiveté par laquelle on se libère de toute profession ou charge publique, et consacrée à la lecture et à la méditation,

comme tant de Latins de la période classique), sa nomination comme évêque d'Hippone en 396, il veut écrire son changement, sa propre transformation. Augustin tient à raconter comment sa vie a basculé l'été 386, deux ans après être arrivé à Milan, dans une conversion sincère au christianisme. Il sera baptisé en 387, deviendra prêtre en 391 et évêque en 396 : parcours brillant qui suscitera, jusque dans l'Église africaine, des jalousies et des soupçons. Augustin avait d'abord imaginé un autre parcours, tout aussi brillant, d'intellectuel et de clerc de l'Empire finissant.

Car Augustin est un intellectuel nord-africain de l'Empire romain. Il vient donc de la périphérie de l'Empire. Peuples barbares. Paysages frontaliers. Bords hostiles. On ne dit pas assez que ce Nord-Africain qui s'est exilé de ses terres d'enfance a choisi d'y revenir et d'y fonder sa propre conversion.

Augustin a connu d'autres peuples, d'autres personnes que les Romains. Ce qui, déjà, disait la nouveauté de ce temps. « Nous devons la paix aux serments échangés avec les barbares », dira-t-il. Il écrira aussi dans sa *Cité de Dieu* que les sages barbares sont « plus proches de nous » que ne le sont parfois les philosophies du monde grec et romain.

Augustin vient donc de la périphérie vivace d'un monde en crise et n'aura de cesse de se rendre au cœur décomposé de l'Empire (Rome et Milan). Une fois au cœur, il se décomposera lui-même. Et repartira en Afrique, après sa conversion. Il mourra le 28 août 430 à Hippone, son siège épiscopal, assiégée par les Vandales. Livrée aux pillages et à la destruction, Hippone ne s'en remit jamais totalement. Rome était déjà tombée depuis vingt ans, mise à sac par Alaric le Wisigoth.

Mais il s'agit moins du glas d'un monde ancien que de la fin d'une représentation de l'autorité du monde, la fin d'une institution de la vérité et du gouvernement des vivants.

On allait vivre autrement. On allait (se) penser autrement.

Augustin a vécu enfant dans un monde agricole, loin de Rome. Il a connu la vie provinciale de cette petite ville d'Afrique, Thagaste, sur le versant sud des monts de la Medjerda, et à plus de trois cents kilomètres de la mer. Forêts de pins. Oliveraies. Et le désert.

Enfant, Augustin n'a pas vu la mer. Mais il avait appris son existence. Là-bas, disait-on, un homme travailleur pouvait avoir planté plus de quatre mille arbres dans sa vie.

Que faire de sa vie est la question que se posent les enfants qui ne se voient pas planter des arbres toute leur vie et rêvent de prendre la mer.

Que faire de sa vie est la question de tous ceux qui veulent quitter l'enfance et ne voient pas que c'est l'enfance qui les a quittés.

L'enfance nous quitte mais ne va nulle part, note Augustin. Un jour, dira-t-il, ces enfants devenus grands deviennent pour eux-mêmes « une terre d'embarras, de suées terribles ».

Ils découvrent que la terre qu'ils pensaient avoir quittée un jour c'était eux-mêmes.

Que faire de sa vie sera la grande question des enfants de cette Rome africaine, cette Rome loin de Rome, de l'autre côté de la Méditerranée, et issus de familles petites-bourgeoises intellectuelles, souvent de couples mixtes comme les parents d'Augustin : une mère chrétienne et dévote, un père fidèle aux traditions païennes ancestrales, au service de l'Empire.

À rebours de la légende hagiographique de sa mère, Augustin est d'abord et avant tout le fils de son père, Patricius. Il appartient à l'univers de ces familles provinciales, cultivées mais relativement modestes, vivant dans l'Empire d'orient, loin de Rome, et qui au IV^e siècle décidèrent de ne pas rompre avec la culture gréco-romaine mais au contraire d'y fonder l'éducation de leurs fils. Le père d'Augustin paiera à son fils des études coûteuses dans les centres universitaires et culturels importants de l'Afrique romaine : Madaure, Carthage. Mais Augustin donnera cruellement dans son récit la plus belle part à sa mère, chrétienne fidèle qui ne réussit à convertir son époux qu'une fois celui-ci sur son lit de mort.

Augustin peut écrire de brèves phrases assassines sur son père, qui, s'il ne s'est pas opposé à la foi de son épouse, semble n'avoir jamais été bien compris de son fils.

La mort du père n'est mentionnée que par une banale et cruelle incidente, dans le troisième livre.

Le monde d'Augustin, c'est le monde en train de devenir chrétien. Ce n'est pas encore le monde chrétien. Il est très important de dire qu'Augustin n'écrit pas dans la langue latine chrétienne telle que l'Occident médiéval allait l'inventer. Il n'écrit pas tout à fait dans la langue de sa réception, celle qui, d'une certaine façon, a fini par l'assimiler. Il participe certes à sa création. Mais il ne dispose pas encore, par exemple, de la traduction latine de la Bible dont disposera le christianisme médiéval : traduction unifiée en latin, réalisée par saint Jérôme au début du ve siècle (traduction contre laquelle Augustin émettra de sérieux doutes). Il n'y a pas encore à son époque de traduction canonique des textes saints. Mais une diversité de traductions grecques et latines des textes hébreux. Et les différents livres de la Bible chrétienne n'étaient pas encore tout à fait réunis sous leur forme actuelle et définitive. Augustin vit et pense dans un monde pluriel sous influence hellénistique, sous domination romaine, mais également travaillé par de nombreuses influences spirituelles et culturelles d'autres mondes (la Perse, l'Afrique, les provinces barbares...). La culture d'Augustin est une culture classique latine telle qu'on l'enseignait et la diffusait dans les centres culturels de l'Empire et que fréquenta le jeune Augustin. L'écriture même des *Aveux* témoigne de la latinité d'Augustin, de son héritage gréco-romain que, d'une certaine façon, nous avons souvent sous-estimé.

Depuis de nombreuses années déjà, Constantinople rivalise avec Rome. L'Empire se divise. C'est un monde sans réelles frontières et lacéré. L'inconnu est partout. Pendant la vie d'Augustin, Wisigoths, Vandales et autres peuples de l'Ailleurs s'empareront de ce monde et de sa légende. Dès 429, plus de 80 000 Vandales, hommes, femmes et enfants, passeront le détroit de Gibraltar et s'empareront de l'Afrique romaine.

L'Empire est débordé. Le monde devient autre et neuf. Le monde devient vieux. Il agonise et accouche.

Dans ce monde ouvert et sans limites, dans ce monde ancien et inconnu, les questions les plus urgentes seront : qui suis-je ? que faire de ma vie ?

Achévé d'imprimer sur Roto-Page
en novembre 2007
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
N° d'éditeur : 2023 – N° d'édition : 155620
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : janvier 2008
Imprimé en France

Saint Augustin

Les Aveux

**LA NOUVELLE
TRADUCTION
DES CONFESSIONS**

P.O.L.

Saint Augustin
Les Aveux

Traduit par Frédéric Boyer

Cette édition électronique du livre

Les Aveux de Saint Augustin, traduit par Frédéric Boyer,

a été réalisée le 28 juillet 2010 par les Éditions P.O.L.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer
en novembre 2007 (ISBN : 9782846822251)

Code Sodis : N38779 - ISBN : 9782846824613